

En parcourant notre documentation, nous avons relevé ce texte de 1966 publié dans la revue « Technique de l'eau » et signé par F.Klein-Rebour. Nous vous le livrons tel quel c'ad avec l'orthographe de l'ancien français de l'époque pour les textes placés en guillemets. Il ne s'agit donc pas de fautes d'orthographe de notre part. Bonne lecture !

### Les porteurs d'eau à Paris

En 1292, Paris comptait 58 « porteurs d'yaue ». Ils parcouraient les rues en criant : « Qui veut de l'eau ? A chacun duit (convient). C'est un des quatre éléments (sic) ! »

Défense leur était faite de puiser dans le lit de la Seine depuis la place Maubert jusqu'au Pont-Neuf « à cause de l'infection et impureté des eaux qui y croupissent »

Philippe-Auguste en établissant les Halles avait fait arriver l'eau des Prés-Saint-Gervais, dans les fontaines des Innocents et de Maubuee. Sous Louis XII les deux aqueducs de Belleville et des Prés-Saint-Gervais alimentaient 16 fontaines publiques. Mais ils ne faudrait pas croire pour autant que les parisiens trouvaient dans ces fontaines, ou dans les rares puits de la capitale, une eau vraiment potable. Le plus souvent ils devaient se contenter de boire de l'eau de la Seine déjà à cette époque fortement polluée.

Pendant la Renaissance il n'y en eut pas davantage, et l'on voit de nombreux « crocheteurs » se faire les porteurs de cette eau si rare. Fait curieux, la plupart d'entre eux devinrent très riches, car afin de ne pas se faire tort mutuellement ils avaient su s'organiser. Ces porteurs d'eau recevaient pour leur peine 2 fcs (monnaie française de l'époque) par mois. Jour et nuit, ils faisaient provision d'eau, afin de n'en pas perdre une goutte et de pouvoir dès le matin la porter à leurs pratiques.

Quelques-uns d'entre eux avaient déjà tellement de clients qu'ils pouvaient, paraît-il, donner 3.000 fcs de dots à leurs filles. Cela représentait un certain nombre de seaux d'eau, et beaucoup de travail.

Sous Louis XIII, environ 250 immeubles parisiens (couvents, collèges, monuments publics, hôtels particuliers de princes, grands seigneurs ou fonctionnaires) recevaient par canalisations spéciales et en vertu de brevets concédés par le roi, ou par l'échevinage, quelques filets de l'onde pure venue des sources de Belleville sur Sablon, du Rungis, ou du Pré Saint-Servais, qui alimentaient alors les 30 fontaines publiques de la ville.

D'autres parisiens, en petit nombre, possédaient des puits, « curés » à de longs intervalles, souillés par les infiltrations des purins découlant des écuries voisines, ou du sang provenant des écorcheries des bouchers, en conséquence plus dangereux qu'utiles, et tenus en défiance par leurs propriétaires.

Al'exception des bénéficiaires de ces canalisations et de ces puits, les habitants de la ville envoyaient leurs servantes ou leurs domestiques quérir le précieux liquide souvent très loin de leur domicile, à la fontaine du quartier, ou l'achetaient aux porteurs d'eau, qui parcouraient les rues, criant leur marchandise à un denier le seau. Le peuple lui, puisait son eau à la rivière, où trop souvent et malgré les défenses, les porteurs d'eau, pressés de gagner leur vie, allaient chercher celle qui vendaient pour de la bonne eau de source provenant des fontaines.

Difficile en hiver, le ravitaillement en eau potable et en eau de Seine, le devenait davantage en été, car dans cette dernière saison, les sources tarissaient, et la Seine ne donnait plus dans son lit qu'un liquide visqueux et malsain.

Les parisiens obligés d'économiser l'eau au point de nuire à l'hygiène corporelle, se lavaient à l'aide de frottoirs, la serviette de toilette restant encore ignorée d'eaux. En petit nombre, ils possédaient une cuvette d'étain, en nombre moindre encore, peut-être un sur mille, une baignoire (disons un cuveau en bois). Et pour éviter, comme le dit le galant Bassompierre, de répandre « le fumet de leurs pieds fins ou l'odeur fauve de leurs aisselles » les grandes dames faisaient un usage exagéré de pâtes, huiles, et poudres odorantes, d'essences et de sachets de senteurs.

Dans ces conditions on comprendra mieux toute l'importance des porteurs d'eau, qui fournissaient aux parisiens cet élément indispensable.

En principe c'était surtout aux fontaines qu'ils devaient remplir leurs seaux, mais là ils rencontraient la concurrence des domestiques et des servantes, et il fallut souvent que la police se chargeât de rétablir la paix entre eux.

Dans une très rare brochure datée de 1625, et intitulée « le remerciement des porteurs d'eau aux bourgeois de Paris », le porteur d'eau Guillot raconte qu'au moment de commencer sa journée il vit « plusieurs servantes qui alloient à la fontaine de Saint-Benoist, les unes avec des coquemards, les autres avec des esquires (aiguières), et les

plus proches de la fontaine y alloient rincer les verres à l'heure du dîner ou de la collation. Tellement que Guillot se pensant approcher de la fontaine pour puiser de l'eau, il fust rudement repoussé par les dites servantes, et fust contraint de s'asseoir sur un de ses seaux ; et se tenoit là les bras croisés, jusques à ce que les dites servantes eussent exploité leurs affaires. Et durant le temps que le pauvre Guillot fust là assis, il ne faut pas demander s'il fust moqué et bouffonné par lesdites servantes ; car l'une luy jettoit de l'eau au visage, l'autre luy donnoit des brocards etc. »

Ceci est écrit par les porteurs d'eau, mais plusieurs réglemens de police renversent les rôles. On lit par exemple dans une ordonnance du 4 juillet 1698, que les porteurs d'eau « se sont rendus maistres des fontaines, et en usent de telle manière avec les bourgeois, que ces derniers ou leurs domestiques, ont peine à en approcher. Les porteurs d'eau en les en chassent avec violence, et ne veulent pas leur en permettre l'accès, dans la vue de les obliger à se servir d'eaux, que même ils portent et rassemblent dans leurs maisons, et dans celles de leurs voisins, un grand nombre de seaux qu'ils remplissent pendant le jour et la nuit, jusqu'à épuiser les réservoirs des fontaines, dont ils occupent perpétuellement les environs ; en sorte que ny les bourgeois du voisinage, ny leurs servantes ne peuvent y trouver place dans leurs besoins... » (Delamarre. Traité de police.)

Au XIIIe siècle on substitua à l'ancienne « courge » une sangle de cuir assez large, que le porteur plaçait diagonalement sur ses épaules. La sangle était terminée par deux crochets de fer où se fixaient les seaux. Ceux-ci étaient faits en hêtre très mince et sur chacun d'eux flottait une « nageoire », morceau de bois rond destiné à modérer, pendant la marche, le mouvement de l'eau. Un cerceau, ou plutôt un carré long formé de lattes solides, maintenait les deux seaux à distance suffisante du porteur.

Les porteurs d'eau étaient au nombre de 20.000 environ quelque temps avant la Révolutio. C'est du moins le chiffre que fournit Sébastien Mercier dans son Tableau de Paris.

La « voie » composée de deux seaux, coûtait alors 2 sous au premier et au second étage, 3 sous à tous les autres. Presque tous les porteurs d'eau à Paris étaient auvergnats. Ces hommes robustes faisaient jusqu'à 30 voyages par jour.

« Il en est, dit L. Prudhomme, qui font rouler sur le pavé de Paris 2 ou 3 tonneaux montés sur 2 roues, et attelés chacun d'un cheval. Nous en connaissons qui vendent pour 3.000 fcs d'eau par année, et lorsqu'ils veulent se retirer dans leur pays, après avoir amassé une somme suffisante, ils vendent leurs pratiques à leurs camarades. Un fond de porteur d'eau a été vendu, il y a deux ans, 1200 livres, non compris les ustensiles »

Bref en livrant de l'eau de source ou de l'eau de Seine les porteurs d'eau faisaient leurs affaires et vers 1781 le facétieux Mercier écrivait que « l'eau de Seine que l'on boit réunit toutes les qualités qu'on peut désirer. Elle est trouble et désagréable à l'œil, mais c'est ce qui la rend bien meilleure que certaines eaux... et elle est en tous points préférable à ces eaux limpides qui sortent des rochers helvétiques. Que boit-on ? On peut s'en douter. Les vidangeurs versent au point du jour les matières dans les égouts et les ruisseaux qui s'acheminent lentement vers la rivière, en infecte les bords où le porteur d'eau puise le matin dans ses seaux l'eau que les parisiens sont obligés de boire ».

De nos jours l'eau de Seine malgré son chlore et son hyposulfite n'est guère plus agréable à boire, heureusement Paris est actuellement alimenté par des sources, dont l'eau est « goûtée » toutes les demi-heures par des spécialistes, qui la reconnaissent « saine », mais aussi « agréable », et qui la font « corriger » s'il y a lieu.